

46. ZAJĄCZKOWSKI Ananiasz: Unikanie wyrażeń antropomorficznych w przekładach karaimskich [Das Vermeiden der anthropomorphischen Ausdrücke in den karaimischen Übertragungen]. MK, II 2, 1929, S. 9—24.

Zusammenstellung und Besprechung der bildlichen Ausdrücke, die in den karaimischen Bibelübersetzungen gebraucht werden.

47. ZAJĄCZKOWSKI Ananiasz: Wróżby z drgania części ciała [Die Prophezeiungen aus den Zuckungen der Körperglieder]. MK, II 1, 1929, S. 23—31.

Kritische Ausgabe des karaimischen Textes mit polnischer Übersetzung und Bemerkungen.

48. ZAJĄCZKOWSKI Ananiasz: Z dziejów literatury wróżbiarskiej I „Objaśnienia drgań“ części ciała, II „Księga losów“ [Aus der Geschichte der Wahrsagekunstliteratur: I Deutungen der körperlichen Zuckungen, II Das Losbuch]. MK, XI, 1936, S. 24—39.

Allgemeine Beschreibung der Wahrsagen nebst den Bemerkungen über die karaimische Version des Losbuches.

49. ZAJĄCZKOWSKI Włodzimierz: Die krimkaraimischen Sprichwörter. Folia Orientalia, I 1, 1959, S. 57—61.

Sammlung von 21 Sprichwörtern der Krim-Karaimen mit deutscher Übersetzung und Bemerkungen.

50. ZAJĄCZKOWSKI Włodzimierz: Przysłowia, powiedzenia i formułki Karaimów trockich [Die Sprichwörter, sprichwörtlichen Redensarten und Formeln der Karaimen von Troki]. MK, Neue Folge II, 1947, S. 53—65.

Ausgabe von 35 Sprichwörtern und 43 Redensarten nebst der polnischen Übersetzung.

Bespr.: J. Gajek, Lud, XXXVII, 1947, S. 338—340.

51. ZAJĄCZKOWSKI Włodzimierz: Un livre de songes caraïme. RO, XV, 1949, S. 339—356.

Kritische Ausgabe der Traumbedeutungen mit französischer Übersetzung.

52. ZAJĄCZKOWSKI Włodzimierz: Zapożyczenia litewskie w języku Karaimów trockich [Litauische Lehnwörter in der Sprache der Karaimen von Troki]. Sprawozdania PAU [Sitzungsberichte der Polnischen Akademie der Wissenschaften] XLIX, 1948, S. 360—362.

Zusammenstellung der litauischen Entlehnungen.

W. Zajączkowski

BULLETIN CRITIQUE ET BIBLIOGRAPHIE

Emilio Garcia Gomez, *Unas „Ordenanzas del Zoco“ del siglo IX*, dans *Al-Andalus*, t. XXII, fasc. 2, 1957, p. 253—316.

En 1956, M. Maḥmūd ‘Alī Makkī nous a donné dans la *Revista del Instituto Egipcio de Estudios Islámicos* (t. IV, n^{os} 1—2, p. 59—151) une édition de l'ouvrage sur *ḥisba* le plus ancien qui nous est connu, à savoir le traité d’Abū Zakariyyā Yaḥyā b. ‘Umar b. Yūsuf b. Āmir al-Kinānī (né en 213 = 828 à Jaén en Espagne et mort en 289—901 à Sousse en Tunisie). C'est sur cette édition que M. Garcia Gomez fonde sa traduction du traité de Yaḥyā b. ‘Umar. Cette traduction (p. 269—308), à la fois élégante et fidèle est divisée en 56 paragraphes et muni d'une riche annotation. Elle est précédée d'une introduction (p. 253—68) qui récapitule ce que l'on sait de Yaḥyā b. ‘Umar et qui donne une analyse approfondie de l'ouvrage de ce dernier, ainsi qu'une bibliographie concernant les traités de *ḥisba* en général. Trois appendices, à savoir un index des personnes citées dans le texte des XX „*Ordonnances*“ (p. 309—311), un sommaire des matières traitées dans ce texte (p. 311—13) et un index des mots types (p. 313—16) complètent utilement ce travail qui constitue une importante contribution à la vie économique et l'histoire intérieure de l’Ifrikiya sous les Aghlabides.

T. Lewicki

Jacinto Bosch Vilá, *Escrituras oscenses en aljamia hebraicoárabe*, dans *Homenaje a Millás-Vallicrosa*, t. I, p. 183—214, dont 5 planches.

Il s'agit ici de sept documents écrits en caractères hébraïques et rédigés dans un arabe plus ou moins vulgaire, mélangé de l'hébreu et du roman hispanique, que M. Bosch Vilá a eu la bonne fortune de découvrir dans les archives cathédrales de Huesca et qu'il publie en texte et en traduction espagnole.

De ces documents les six premiers, qui sont des contrats privés écrits sur quatre parchemins, sont datés: ils proviennent des années 1199/1200, 1207, 1224 et 1305. Le dernier, qui est une lettre de commerce, ne porte aucune date. D'après l'opinion de M. Bosch Vilá il aurait été rédigé vers la fin du XII^e siècle ou dans la seconde moitié (!) du XIII^e siècle. Cinq contrats (n^{os} 1, 2, 3, 5 et 6) ont été écrits à Huesca et un (n^o 4) à Jaca, tandis que la lettre (n^o 7) a été écrite à Saragosse pour un destinataire résidant à Huesca.

Outre l'intérêt juridique, historique, toponymique et même numismatique qu'ils présentent (il y est question, entre autres, de la monnaie nommée *dīnar* (!) *kanāšir* ou bien *al-kanāšir* identifiée tout dernièrement par Mlle J. Štěpková avec le *kinšār* d'Ibrāhīm b. Ya'kūb at-Turtūšī), les documents livrés aux arabisants par M. Bosch Vilá sont d'une valeur linguistique incotestable. Surtout le n^o 7 (p. 198—99) présente beaucoup de vulgarismes propres à l'arabe andalou. Aux exemples signalés par l'éditeur (p. 187—88) ajoutons encore:

1. L'emploi de certaines formes verbales typiques pour le dialecte andalou de même que pour les parlers arabes maghribins. Ainsi on y trouve (p. 198), la forme *نرسل*, que je prononce (avec Pedro de Alcalá) *narsel* „j'envois“, au lieu de l'arabe classique *أرسل*. Je ne crois pas que la traduction de cette forme („hemos enviado“), ainsi que de l'expression *نحتاج نعطى* „hemos de dar“ donnée par le savant éditeur (p. 208—209) soit juste. La 1-ère personne du pluriel du verbe *عطى* est en arabe dialectal de l'Espagne du Nord à suffixe *-ū*: *نعطوا*. Voir à ce propos G. S. Colin, *Sur une charte hispano-arabe de 1312*, dans *Islamica*, t. III, 1927, p. 366, ligne 1 (*نعطوا* „nous donnons“) et ligne 9—10 (*نحتاجوا ان نعطوا* „nous devons donner“).

2. L'emploi du mot *ولد* (qu'on doit prononcer dans l'arabe andalou *weled*) „fils“ dans les noms propres au lieu de son équivalent classique *بن*. On observe cette particularité dans le document n^o 7, où on lit *ولد رن פרטיש* „Pere, fils de don Fortis“ et *בלנגר ولد קשמטני* „Belenguer, fils de Costantin“ (p. 198—99), tandis que dans le document n^o 4 qui est un contrat privé rédigé par un notaire dans un arabe plus proche de la langue littéraire, on trouve correctement *أبو الحسن بن الفوال* „Abu 'l-Ḥasan ben al-Fuwāl“ (p. 193).

Je dois aussi avouer que le nom propre juif *נאָרנאן* *Naṭarnan* (n^o 1, p. 189 et 190) m'est inconnu. Ne devrait-on pas le corriger en *נאָרנא* **Naṭronay*? De même, j'aimerais bien lire, dans le document en question, *יִרְיָ* **Yahya* au lieu de *בִּרְיָ* *Bahya* proposé

par l'éditeur, quoique il n'est pas impossible d'y voir le nom propre arabe *بَاحِي* *Bāhī* employé actuellement en Algérie (comp. *Vocabulaire destiné à fixer la transcription en français des noms des indigènes*, Alger 1891, p. 24).

T. Lewicki

Jacinto Bosch Vilá, *Los documentos arabes del archivo catedral de Huesca*, dans *Revista del Instituto de Estudios Islámicos en Madrid*, t. V, 1957, p. 1—48 et 12 planches.

Cette importante publication constitue la suite de la précédente. Elle donne, en effet l'édition de douze nouveaux documents arabes découverts par M. Bosch Vilá dans les archives cathédrales de Huesca, accompagnée d'une traduction espagnole et d'un important commentaire. Les documents en question qui sont tous de caractère juridique (il s'agit des contrats privés écrits probablement à Huesca) et qui s'échelonnent de 540 = 1145 à 667 = 1269, sont rédigés dans un arabe assez proche de la langue littéraire. Cependant on peut relever dans la syntaxe et dans le lexique de ces documents quelques vulgarismes qui présentent quelques traits caractéristiques pour les dialectes arabes d'al-Andalus et du Maghreb, comme p. ex. l'emploi, dans le nominatif du pluriel régulier masculin de *بن* — au lieu de *ون* — ainsi que des prépositions *مع* et *د* (p. 5—6).

Ces documents, dont la valeur pour la philologie, histoire et numismatique arabe est indéniable, contient aussi un certain nombre de mots romans (noms propres de personnes, noms communs et noms de lieu), dont M. Bosch Vilá donne une liste (les principes de la transcription admis par l'éditeur pour les noms de lieu diffèrent de ceux de la transcription de noms de personnes). Les noms de lieu, dont la plus grande partie a été identifiée par l'éditeur, désignent les localités situées dans les environs de Huesca.

Parmi les noms propres musulmans qui apparaissent dans ces documents en nombre considérable (67) il y a plusieurs qui sont étrangers aux anciens prénoms de l'onomastique arabe traditionnelle et qui paraissent être typiques pour l'Occident arabe médiéval, surtout pour al-Andalus. Ce sont en premier lieu les noms de femmes qui doivent être relevés. La liste des noms musulmans établie par l'éditeur (p. 14—16) en contient cinq, à savoir: *املى* *Amlī* (n^o 2 et 3), *خاملى* *Ḥamālī* (ou *Ḥumālī*, n^o 3), *زهرى* *Zuhri* (n^o 5), *غالى* *Ġālātī* (peut être pour **Ġāliyatī*, n^o 7) et *نعمتى* *Na'imatī* (n^o 8). À ces noms on doit

ajouter encore un sixième, à savoir نزهتي (n° 12), que M. Bosch Vilá lit Nuzhati et qu'on doit vocaliser plutôt Nazihati. Tous ces noms se caractérisent par une marque commune, c'est-à-dire par l'annexe d'un -i final qu'on doit considérer comme pronom personnel affixe de la 1^{re} personne avec un sens possessif. Or, autant que je sache un tel type des noms propres féminins est inconnu dans l'onomastique arabe en dehors de l'Espagne musulmane. On le rencontre cependant dans l'onomastique des Juifs espagnols médiévaux, où se faisait sentir une forte influence arabe. En effet, on trouve dans le recueil des documents juives en arabe vulgaire de Huesca publié par M. Bosch Vilá, dont il a été question plus haut, deux noms propres féminins (deux prénoms) qui paraissent représenter le même type que la série arabe citée ci-dessus. Il s'agit de שכלי (n° 1 et 3) que l'éditeur lit Šikli (p. 200) et שולי (n° 4) lu Soli (p. 204). Dans le riche matériel onomastique algérien actuel qu'on trouve dans le *Vocabulaire destiné à fixer la transcription en français des noms des indigènes* (Alger 1891) on rencontre quelques noms de femmes qui sont voisins des noms arabes rapportés plus haut (sauf pourtant le suffixe -i). Ce sont خلالة Hemmāla (p. 222), زهرة Zohra (p. 392), غالية Ġāliya (p. 153), نعيمة Na'ima (p. 298) et شولة Sūla (p. 109). Il faut relever aussi qu'au lieu de שולי Soli ou Sūli (Šōlī) on s'attendrait plutôt à un Šūlati (à comp. ar. class. *šawlati* „ma sotté“).

Parmi les noms propres masculins une mention spéciale mérite celui de حمّول Hamtūl (n° 5, pour حمّول *Hamdūl?), dont l'élément final -ul (peut-être d'origine romane?) se retrouve dans plusieurs actuels noms propres masculins musulmans du Mahgreb comme جبلول Ġeblūl (*Vocabulaire*, p. 126, de Ġabal), فرحول Ferhūl (*Vocabulaire*, p. 145, de Farah) et كحلول Kahlūl (*Vocabulaire*, p. 203, de Kahl).

T. Lewicki

'Abd al-'Aziz al-Ahwānī, *Alfāz maġribīya min Kitāb Ibn Hišām al-Laḥmī fī laḥn al-'amma*, *Revue de l'Institut des manuscrits arabes*. Vol. III, fasc. 1, pp. 127—157 et fasc. 2, pp. 285—321.

C'est une heureuse idée que d'avoir extrait de l'ouvrage d'Ibn Hišām al-Laḥmī, avant que le texte entier de ce précieux traité fut publié, une liste de mots étrangers empruntés à la langue hispanique et berbère, ainsi, que de mots arabes inconnus à la langue littéraire, mais employés par le peuple de l'Espagne et du Maroc.

L'auteur de cet ouvrage, dont on connaît deux manuscrits à l'Escorial (nos 46 et 99) vécut au VI^{ème} = XII^{ème} siècle à Ceuta, ville du Maroc septentrional, liée étroitement avec l'Espagne musulmane. Il connaissait donc le parler arabe du Maroc aussi bien que l'arabe andalou et c'est de ces deux dialectes que proviennent les mots étrangers à l'arabe littéraire qu'il a recueillis dans son ouvrage. Il faut ajouter d'ailleurs qu'Ibn Hišām al-Laḥmī a largement puisé aussi dans l'important traité linguistique concernant le même sujet d'Abū Bakr Muḥammad b. al-Ḥasan az-Zubaydī de Seville (mort en l'an 379 = 989) et qu'une partie considérable de mots contenus dans sa liste provient de ce traité.

Le nombre de mots étrangers extrait par M. al-Ahwānī de l'ouvrage d'Ibn Hišām al-Laḥmī est assez considérable; il s'élève à 188. Une partie de cette liste est constituée par des noms de lieux, généralement espagnols. M. al-Ahwānī classe ces mots par ordre alphabétique et les étudie en bref, en établissant l'étymologie des mots d'origine hispanique et berbère et renvoyant pour les détails aux anciens traités linguistiques arabes, au glossaire de Pedro de Alcalá, à *Vocabulista in arabico*, aux dictionnaires de Simonet et de Dozy, ainsi qu'aux autres ouvrages et dictionnaires modernes, dont il donne une liste aux pages 138—39 de son étude. Il faut regretter que cette liste bien qu'assez longue, n'est pourtant pas complète. On y chercherait en vain des ouvrages qui pour le sujet abordé par l'auteur seraient d'une telle importance que le *Vocabulario espanol-arabigo del dialecto de Marruecos* de J. Lerchundi (Tanger 1892) ou bien les *Textes arabes de Tanger* de W. Marçais (Paris 1911). C'est d'ailleurs le seul reproche que l'on puisse adresser à l'auteur.

Passons aux détails:

P. 143: اشهب „blanc“ (en parlant de cheval). M. al-Ahwānī a laissé ce mot sans explication. Cependant on le retrouve actuellement, avec la même signification, dans l'arabe marocain (comp. B. Tedjini, *Dictionnaire arabe-français [Maroc]*, Paris 1923, p. 131). Il apparaît aussi en Algérie dans le sens de „blanc“, „blond très clair, cheveux, barbe“ (comp. M. Beaussier, *Dictionnaire pratique arabe-français contenant tous les mots employés dans l'arabe parlé en Algérie et en Tunisie...*, Alger 1887, p. 349).

P. 148: بّج „serrure“, „verrou“. Ajouter aux références données par l'auteur *blež* „verrou de bois ou de fer qui barre une porte à deux battants“, mot resté courant dans le Nord-Est algérien et en Tunisie (comp. Marçais, *Les textes arabes de Tanger*, p. 235).

P. 155: حَتَبٌ „espèce de très grand tapis“. D'après Tedjini (op. cit., p. 61—62) ce mot désigne actuellement au Maroc „tapis long et peu large (de Salé) rayé dans le sens de la larguer et contenant trois motifs en haute laine l'un au milieu et les deux autres près des extrémités“. — خَادِم „servante“ (appliquée seulement à une femme). D'après Marçais (op. cit., p. 277) *ḥādēm* désigne „négresse“ dans le parler de Tanger et suivant M. Cohen (*Le parler arabe des Juifs d'Alger*, Paris 1912, p. 270, 288 et 302) on emploie le mot *ḥādām* dans le sens „servante négresse“, „négresse“ dans le parler des Juifs d'Alger. Selon Tedjini (op. cit., p. 67) le mot خَادِم signifie au Maroc „négresse“, „esclave (femme)“ et „concubine“.

P. 285: دَادَةٌ „bonne d'enfants“. D'après W. Marçais (*Le dialecte arabe parlé à Tlemcen*, Paris 1902, p. 204 et 222, n. 2), à Tlemcen *dāda* est le nom de la négresse de confiance, souvent chargée de l'éducation des enfants en bas âge. Ajoutons que dans le parler arabe des Juifs d'Alger le mot *dāddā* (employé au vocatif) signifie „une bonne d'enfant“, „négresse“ (comp. Cohen, op. cit., p. 469). — دُفْمٌ „bouche“. Le sens et l'emploi de ce mot se retrouvent dans l'arabe marocain moderne (comp. Lerchundi, op. cit., p. 143, s. v. *boca* et Tedjini, op. cit., p. 81).

P. 286: ذَابٌ „maintenant“, „en ce moment“. A rapprocher de دَابَا *dāba* „maintenant“ dans le parler arabe actuel du Maroc (comp. Lerchundi, op. cit., p. 37, s. v. *ahora* et Tedjini, op. cit., p. 77).

P. 294: شَتَاءٌ „pluie“. Le mot, avec la même signification, est connu dans tout le Maroc, ainsi qu'en Algérie et en Tunisie (comp. Lerchundi, op. cit., p. 484, s. v. *Ulvia*; Marçais, *Textes arabes de Tanger*, p. 342; Tedjini, op. cit., p. 124 et Beaussier, op. cit., p. 326).

P. 298: عَزَفٌ „feuilles de palmier main“. Ce mot, avec le même sens, mais en différentes formes, existe toujours encore au Maroc et en Algérie (comp. Marçais, op. cit., p. 381—82 et Tedjini, op. cit., p. 159).

P. 304: قَبَّةُ الْبِرْنَسِ „capuchon de burnus“. Aujourd'hui on emploie au Maroc le mot voisin *ḥabb* „capuchon“ qui est aussi connu dans le Sud oranais sous la forme de *ḥobb* (Lerchundi, op. cit., p. 170, s. v. *capila*, *capucha*; Marçais, op. cit., p. 419—420; Tedjini, op. cit., p. 194).

P. 309: لَيْمٌ „limon“, „citron“. Le mot se retrouve dans les parlers arabes modernes du Maroc sous la forme *līm* (coll.) „espèce de citron doux“, à Tlemcen, où la prononciation est identique (avec

le sens „citron“) et partout en Algérie (comp. Lerchundi, op. cit., p. 474, s. v. *lima*; Marçais, *Le dialecte arabe parlé à Tlemcen*, p. 315; Beaussier, op. cit., p. 626). Cette forme est connue aussi en Arabie, tandis qu'en Egypte et en Syrie on emploie la forme لَيْمُونٌ.

P. 304: دِينَارٌ د'OR „dinār d'or“ (monnaie). Aux références citées par l'auteur il faut ajouter المَشَاقِيلُ المَرْقُطِيَّةُ de la relation du Juif espagnol Ibrāhīm b. Ya'kūb at-Turtūšī (vers l'an 965 de n. è.) de son voyage aux pays de l'Europe centrale rapportée dans l'ouvrage géographique d'al-Bakrī (comp. W. Kubiak, *Le problème des „poids de commerce“ chez Ibrāhīm ibn Ya'kūb*, dans *Slavia Antiqua*, vol. V, 1954—56, p. 368—376). Voir aussi *Vocabulista in arabico*, p. 177, où le mot *miḥāl* apparaît comme équivalent du latin *bizancius* (monnaie d'or).

P. 319: كَرَارَى „ceux qui évitent toute souillure et qui emploient souvent de l'eau pour faire des ablutions“. Je crois contrairement à l'opinion de M. al-Ahwānī qu'il faut plutôt rattacher ce mot dont la signification serait, à mon avis, „hérétiques“, au nom de la secte ḥārīgīte d'an-Nukkār (autres formes: an-Nakkāra, an-Nakkāriya), branche des Ibādītes (comp. mon article *an-Nukkār* dans le supplément de l'*Encyclopédie de l'Islām*). Cette secte, d'origine nord-africaine, n'était pas inconnue dans al-Andalus dans la deuxième moitié du Xème siècle de n. è., à l'époque où écrivait az-Zubaydī, source principale d'Ibn Hišām al-Laḥmī en ce qui concerne le langage populaire d'al-Andalus. On sait en effet que le chef de la grande révolte nukkārīte contre les Fatimides qui eut lieu en Berbérie orientale dans la première moitié du Xème siècle de n. è., à savoir Abū Yazīd Maḥlad b. Kaydād, était en étroites relations avec le calife umayyade de l'Espagne, 'Abd ar-Raḥmān III an-Nāsir. Après l'échec de la révolte d'Abū Yazīd, en 335 = 946/47, le fils de ce chef s'est sauvé, sans doute avec d'autres notables berbères-nukkārītes, en Espagne, à la cour du calife (comp. Ibn Ḥaldūn, *Histoire des Berbères*, trad. de Slane, Paris 1925—56, t. III, p. 206—207). Plus tard, après l'an 360 = 970—71 vint en al-Andalus un fort groupe d'anciens partisans d'Abū Yazīd. C'était une fraction de la tribu berbère-nukkārīte de B. Barzāl qui se fit incorporer dans les milices du calife al-Ḥakīm (comp. Ibn Ḥaldūn, op. cit., III, p. 203, 210, 291). C'est sans doute de ce groupe des Nukkār que tirait son origine le généalogiste berbère Abū Muḥammad al-Barzālī al-Ibādī auquel le grand savant andalou Ibn Ḥazm (304—456 = 994—1064) doit certains renseignements sur la généalogie des peuples berbères (comp. Ibn Ḥaldūn, op. cit., III, p. 187).

Mémorial André Basset (1895—1956). Ouvrage honoré de subventions du Gouvernement Tunisien, du Gouvernement Général de l'Algérie et de l'Institut des Hautes Études Marocaines, 1 vol. in 8°, Paris, 1957.

Ce *Mémorial* comporte quinze contributions offertes à la mémoire du regretté berbérisant français André Basset (1895—1956) et touchant aux divers domaines des études berbères et nord-africaines.

Dans l'article *Mots „berbères“ dans le dialecte arabe de Malte* (p. 7—16), G. S. Colin étudie les emprunts berbères dans le maltais (vingt-sept mots qui désignent surtout des animaux et des végétaux), trouvant que l'apport culturel du berbère à l'arabe de Malte est pratiquement nul.

J. M. Dallet, *Notes détachées pour servir à l'étude de la syntaxe d'un parler* (p. 17—26), donne quelques observations concernant le kabyle parlé dans les deux villages de Tawrirt et de Wayzen dans la Grande Kabylie. Elles portent sur l'extension de l'emploi de l'état d'annexion, sur les exclamatifs par *i*, *ay*, sur l'emploi de la négation optative *a war* et sur l'emploi de *ammar*.

L. Galand, *Un cas particulier de phrase non verbale: „Anticipation renforcée“ et l'interrogation en berbère* (p. 27—37) analyse la structure-même de cette construction très fréquente dans les parlers berbères (on doit le terme „anticipation renforcée“ à André Basset).

Dans *Une tradition orale encore vivante: Le poème de Çabi* (p. 39—49), Mme Galand-Pernet s'occupe du *Poème de Çabi*; elle publie la paraphrase (en traduction française) de cette oeuvre d'inspiration religieuse, en dialecte de Chelha, recueillie dans un village chleuh du Grand Atlas.

P. E. Ibáñez, *El dialecto bereber del Rif* (p. 51—56), s'occupe du dialecte berbère de Rif dans le Maroc du Nord, soulignant, entre autres, la grande ressemblance de ce dialecte (surtout en ce qui concerne la phonétique) avec les parlers zenètes de Figuig, de Touat, de Gourara, de Ghadamès etc.

Dans *Deux notes grammaticales sur le berbère de Ghadamès* (p. 57—60), J. Lanfry parle de la localisation et des morphèmes intensifs en fonction adverbiale dans le dialecte berbère de Ghadamès.

Mme G. Laoust-Chantréaux, *Sur l'emploi du démonstratif i introduisant la proposition subordonnée relative dans le parler des Aït Hichem* (p. 61—68) analyse un fait linguistique du parler d'une tribu berbère de la Grande Kabylie.

Ph. Marçais, *Réflexions sur la structure de la vie familiale chez les indigènes de l'Afrique du Nord* (p. 69—82), cherche à démontrer

dans cette intéressante étude que, d'après les faits du présent état sociologique, il y a dans la structure patriarcale des sociétés du Maghreb, de nombreux usages antérieurs à l'Islam qui contrastent avec la rigueur du patriarcat strict et qui s'approchent du régime matrilineaire. Dans ses considérations l'auteur a laissé de côté les témoignages que nous offrent les sources historiques. On se demande si cette attitude est juste vu que dans les sources arabes médiévales traitant du Maghreb il ne manque pas de renseignements qui peuvent supporter la thèse émise par M. Marçais, p. ex. tels que le témoignage qu'on trouve chez Ibn Haldūn (*Histoire des Berbères*, trad. de Slane, t. I, p. 169) et qui affirme que les ancêtres éponymes des deux grandes tribus berbères: de Sanhāğa et de Lamta „étaient fils d'une femme nommée Tizki et que l'on ignore le nom de leur père“. Ainsi ces sources ne sauraient être sans importance pour la question soulevée par M. Marçais.

T. F. Mitchell, *Some properties of Zuara nouns with special reference to those with consonant initial* (p. 83—96), analyse quelques faits linguistiques ayant trait aux diverses formations nominales dans le parler berbère de Zuara (Tripolitaine).

Ch. Pellat, *Am et zun(d), „comme“, en berbère* (p. 97—105) constate, en analysant deux éléments berbères *am* et *zun(d)* (équivalents du point de vue sémantique), que celui-là est essentiellement une préposition („comme“), tandis que celui-ci est au fond un adjectif („comme si“).

A. Picard, *Du prétérit intensif en berbère* (p. 107—120) démontre que le prétérit intensif, dont l'existence en Ahaggar a été signalée en 1929 par A. Basset, ne peut plus être considéré comme „innovation dialectale“ des parlers touaregs, mais qu'il paraît être un fait panberbère.

K. G. Prasse, *Le problème berbère des radicales faibles* (p. 121—130), essaie de déterminer le nombre et la qualité originelle des radicales faibles en berbère en se basant sur les exemples empruntés au dialecte touareg.

T. Sarnelli, *Sull'origine del nome Imāzigen* (p. 131—38). En cherchant une étymologie du nom d'Imāzigen, dénomination donnée par les Berbères à eux-mêmes, l'auteur arrive à la forme réfléchie berbère *MZGĠ/MZWĠ* (provenant du radical *ZGĠ*), avec la signification de „se peindre en rouge“. Aux noms ethniques berbères anciens et modernes, énumérés par M. Sarnelli comme étant en rapport avec celui d'Imāzigen, il faut ajouter Tamzīg, nom de la mère de Berr, aïeul des Berbères d'après les généalogistes berbères médiévaux (voir Ibn Haldūn, *Histoire des Berbères*, trad. de Slane, I, p. 181).

W. Vycichl, *L'article défini du berbère* (p. 139—146), démontre que les préfixes nominaux berbères m. a-, f. ta-, pl. m. i-, pl. f. ti-n'étaient pas, dans l'antiquité et jusqu'au moyen âge, indissolublement soudés avec le nom et, qu'à cette époque-là ils possédaient encore la fonction de l'article défini.

Enfin, D. J. Wölfel, *Dilettantismus und Scharlatanerie und die Erforschung der Eingeborenen-sprache der Kanarischen Inseln* (p. 146—158), polémique avec les opinions de E. Zyhlarz concernant certains problèmes linguistiques des îles Canaries.

T. Lewicki

L. A. Mayer, *Bibliography of Moslem Numismatics, India excepted*, 2^e éd., 1 vol. in 8°, IX + 283 p., Londres, 1954 (Oriental Translation Fund, vol. XXV).

La deuxième édition de cette excellente bibliographie est mise à jour jusqu'à 1950. Elle donne une liste de 2092 études, rangées par ordre alphabétique des noms d'auteurs et munie de quelques renseignements particuliers sur les études qui s'y rapportent. L'ouvrage se termine par un index général de treize pages qui permet de retrouver aisément le détail recherché.

Tout en admirant l'érudition de l'auteur qui réussit à retrouver des mentions touchant les monnaies musulmanes dans des ouvrages le moins accessibles, je tiens pourtant à faire remarquer que cette liste n'est pas complète. En feuilletant les fiches bibliographiques portant sur la numismatique musulmane jusqu'à l'an 1950 inclusivement recueillies incidemment par moi-même, ainsi que par Mme A. Kmietowicz et Mlle H. Burchard, j'y ai retrouvé les titres de plusieurs études que M. Mayer ne mentionne pas. Voici une petite liste qui ne rapporte qu'à une partie des matériaux bibliographiques dont je dispose.

1. Amari M.: *Storia dei musulmani di Sicilia*. Seconda edizione modificata e accresciuta dall'autore, pubblicata con note a cura di Carlo Alfonso Nallino, Catania, 1933—1939.

(Voir *Indice dei vocaboli, dei titoli di opere*, ecc., s. v.: *dirham*, *monete* et *rubā'ī*. Entre autres: Aghlabides).

2. Bahrfeldt E.: *Der Denarfund von Quilitz* (dans *Berliner Münzblatt*, N. F., t. IX, 1927—29).

(Abbasides, Samanides, Buwayhides).

3. Balodis F.: *Det äldsta Lettland*, Stockholm, 1940.

(Trouvailles des monnaies arabes dans la Lettonie).

4. Beltz R.: *Der Schatzfund v. Quilitz*, dans *Baltische Studien*, N. F., 1927, T. XXIX, p. 152—206.

(Une trouvaille de monnaies arabes dans la Poméranie).

5. Bierbaum R.: *Münzfunde der vor- und frühgeschichtlichen Zeit aus dem Freistaat Sachsen*, dans *Mannus*, 1927, t. XVI.

6. Czapkiewicz A.: *Moneta kuficka z Lublina*, dans *Sprawozdania P. M. A.*, 1950, t. III, p. 115—17.

(Abbasides).

7. Dąbrowski E.: *Skarb monet arabskich odkryto w Lublinie*, dans *Z otchłani wieków*, 1950, t. XIX, cahier 3—4, p. 63.

(Grand „trésor“ des monnaies arabes trouvé à Lublin).

8. Dannenberg H.: *Zwei pommersche Münzfunde aus dem XI. Jahrhundert*, dans *Baltische Studien*, 1877, t. XXVII, p. 232—38.

(Un dirhem arabe).

9. Dannenberg H.: *Der Fund von Schöningen*, dans *Zeitschrift für Numismatik*, 1884, t. XI.

(Entre autres: Samanides, Buwayhides, Hamdanides).

10. Dannenberg H.: *Der Hacksilberfund von Mgowo*, dans *Berliner Münzblätter*, N. F., 1906, t. II et 1908—1910, t. III.

(Abbasides, Hamdanides).

11. Ebert M.: *Die baltische Provinzen Kurland, Livland, Estland 1913*, dans *Prähistorische Zeitschrift*, 1913, t. V, p. 438—559.

(Trouvailles des monnaies arabes).

12. Eding D. N.: *Sarskoye gorodichtche*, Rostov, 1928.

(Entre autres: trouvailles de fels).

13. Förstmann E.: *Das nördliche Pomerellen und seine Alterthümer. 2. Kreis Danzig*, dans *Neue Preussische Provinzial-Blätter*, 1851, t. XI, p. 257—277.

(Abbasides).

14. Friedensburg F.: *Der Silberfund von Karowane*, dans *Schlesiens Vorzeit*, 1888, t. III.

(Un „trésor“ des monnaies arabes).

15. Frödin O.: *Die vorgeschichtliche Forschung in Schweden 1908 bis 1910*, dans *Prähistorische Zeitschrift*, 1912, t. IV, p. 192—214.

(Trouvailles des monnaies arabes).

16. Frödin O.: *Die vorgeschichtliche Forschung in Schweden 1911*, dans *Prähistorische Zeitschrift*, 1913, t. V, p. 262—270.

(Trouvailles des monnaies arabes).

17. Giesebrecht L.: *Die Alterthumskunde in Pommern von 1517 bis 1637*, dans *Baltische Studien*, 1850, t. XIV, p. 139—168.

(Se rapporte entre autres aux premières trouvailles des monnaies arabes en Poméranie).

18. Haag G.: *Ueber den Bericht des Ibrahim ibn Jakub von den Slawen aus dem Jahre 973*, dans *Baltische Studien*, 1881, t. XXXI, p. 71—80.

(Trouvailles des monnaies arabes).

19. Hensel W.: *Studia i materialy do osadnictwa Wielkopolski wczesnośredniowiecznej*, t. I, Poznań, 1950.

(P. 211—12: grand „trésor“ des monnaies arabes trouvé à Dzierżnica en Pologne).

20. Jakimowicz R.: *O pochodzeniu ozdób srebrnych znalezionych w skarbach wczesnośredniowiecznych*, dans *Wiadomości Archeologiczne*, 1933, t. XII.

(Trouvailles des monnaies arabes dans l'Europe centrale orientale et septentrionale).

21. Jażdżewski W.: *Wykopalisko jarocińskie, a mianowicie monety Bolesławów czeskich*, Poznań 1879.

(II dirhems arabes dans les trouvailles de Jarocin en Pologne).

22. Knorr T. H. A.: *Die Hacksilberfunde Hinterpommerns, der Grenzmark und der Neumark*, dans *Mannus*, 1936, t. XXVIII, p. 160—229.

(Trouvailles des monnaies arabes dans la Poméranie).

23. Koehne B. v.: *Der Fund von Tureff*, dans *Mémoires de la Société d'Archéologie et de Numismatique*, 1851, t. V, p. 241—48.

(Monnaies arabes).

24. Koehne B. v.: *Über die im Russischen Reiche gefundenen abendländischen Münzen des X, XI und XII Jahrhunderts*, dans *Mémoires de la Société d'Archéologie et de Numismatique*, 1849, t. III, p. 52—448 et 1850, t. IV, p. 36—113 et 195—246.

(Aussi: trouvailles des monnaies arabes dans la Russie).

25. Koehne B. v.: *Unedierte deutsche Münzen aus dem Oranienbaumer Funde*, dans *Mémoires de la Société d'Archéologie et de Numismatique*, 1847, t. I, p. 170—172.

(Aussi: Samanides).

26. Kostrzewski J.: *Nowe nabytki Działu przedhistorycznego Muzeum Tow. Przyjaciół Nauk w Poznaniu w latach 1922—1925*, dans *Przegląd Archeologiczny*, 1926, t. III.

(P. 228: un et un quart de dirhem arabe de Kamień dans la Poméranie).

27. Kostrzewski J.: *Pradzieje Bydgoszczy*, dans *Przegląd Bydgoski*, 1933, t. I, fasc. 1, p. 5—19.

(P. 11: trouvailles des monnaies arabes à Bydgoszcz en Pologne).

28. Lelewel J.: *Géographie du moyen âge*. Bruxelles, 1852.

(T. III, p. 18: monnaie bilingue de Hišām II et de Henri II).

29. Lelewel J.: *Narody na ziemiach sławiańskich przed powstaniem Polski*. Poznań 1853.

(P. 650: bilingue de Trzebuń).

30. Lévi-Provençal E.: *Histoire de l'Espagne musulmane*. T. I, Le Caire 1944.

(P. 20: monnaies musulmanes archaïques à légendes latines; p. 180: monnaies hispano-umayyades).

31. Lissauer A.: *Die prähistorischen Denkmäler der Provinz Westpreussen und der angrenzenden Gebiete*, Leipzig 1887.

(Entre autres: Abbasides et Samanides).

32. Luchs: *Über des Achenfeld bei Gniechowitz und den daselbst gemachten arabischen Silberfund*, dans *Schlesiens Vorzeit in Bild und Schrift*, 1881, t. III, p. 113—14.

33. Łęga W.: *Kultura Pomorza we wczesnym średniowieczu na podstawie wykopalisk*. Toruń, 1930.

(P. 575—590: liste des trouvailles de monnaies arabes dans la Poméranie).

34. Majewski E.: *Monety arabskie nad Wisłą*, dans *Światowit*, 1899, t. I, p. 186, 194, 199, 205, 206, 208—210.

(Monnaies arabes trouvées en Pologne).

35. Marçais G.: *Comment l'Afrique du Nord a été arabisée*, dans *Annales de l'Institut d'Études Orientales, Faculté des Lettres de l'Université d'Alger*, 1938, t. IV.

(P. 20—21: monnaies musulmanes bilingues).

36. Menadier J.: *Der Fund von Niederlandin*, dans *Zeitschrift für Numismatik*, 1887, t. XV.

(Abbasides, Samanides, Buwayhides, Hamdanides, Ziyarides).

37. Minutoli, J. H. C. v.: *Nachträge zu meinem Werke betitelt: Reise zum Tempel des Jupiter Ammon*, Berlin 1827.

(P. 305—306: quelques trouvailles des monnaies arabes, surtout dans la Poméranie).

38. Opozda M.: *Dirhem arabski z X w. znaleziony w Tumie k. Łęczycy*, dans *Sprawozdania P. M. A.*, 1950, t. III, p. 109—114.

(Dirhem samanide trouvé à Tum en Pologne).

39. Neustupny J.: *Pervobitnaya istoriya Loujitsi*, Prague, 1947.

(„Trésors“ de monnaies arabes dans la Lusace).

40. Pakhomov E. A.: *Kladi Azerbaydjana i drugikh respublik i krayev Kavkaza*. T. II, Baku 1938. Akademia Nauk SSSR. Azerbaydjanskiy Filial. T. II/41.

(Continuation du N° 1340 de la liste de Mayer).

41. Paulsen P.: *Der Goldschatz von Hiddensee*, dans *Mannus*, 1934, t. XXVI, p. 84—115.

(Dirhems arabes).

42. Piotrowicz L.: *Monety starożytne w Regionalnym Muzeum Podolskim T. S. L. w Tarnopolu*, dans *Wiadomości Numizmatyczno-Archeologiczne*, 1931—32, t. XIV, p. 124—25.

(Trouvaille d'une monnaie arabe).

43. Pyl T.: *Die Greifswalder Sammlungen vaterländischer Alterthümer*. T. II. Greifswald, 1897.

(Buwayhides, Samanides, Ziyarides, Marwanides).

44. Ragimov A. V.: *Redkiye moneti Ak-Koyunlu*, dans *Dokladi Akademii Nauk Azerbaydjanskoy SSSR*, 1950, n° 7).

(Monnaies musulmanes du XVI^e siècle).

45. Seger H.: *Schlesische Fundchronik. Guschwitz Kr. Bojanowo*, dans *Schlesiens Vorzeit in Bild und Schrift*, 1896, t. VI, p. 53—54.

(Trouvaille des monnaies arabes).

46. Seger H.: *Der Münzfund von Schosnitz*, dans *Schlesien Vorzeit*, N. F., 1928, t. IX.

(„Trésor“ de 40 dirhems).

47. Seger H.: *Die schlesischen Silberschätze des 10. und 11. Jahrhunderts*, dans *Alt Schlesien*, 1929, t. II.

(P. 129: monnaies arabes).

48. Senf F.: *Arabische Hacksilberfunde in der Oberlausitz*, dans *Quellenwasser fürs deutsche Haus*, 1885—86, t. X, p. 59—61 et 72—76.

49. Szelągowski A.: *Najstarsze drogi z Polski na Wschód w okresie bizantyńsko-arabskim*. Kraków 1909.

(Entre autres: liste des trouvailles des monnaies arabes dans la Pologne).

50. Ślaski J.: *Przedpiastowski skarb srebrny z Ochli w powiecie kolskim*, dans *Przegląd Archeologiczny*, 1949, t. VIII.

(„Trésor“ des monnaies arabes).

51. Togan Zeki Validi A.: *Ibn Fadlān's Reisebericht*. Leipzig 1939.

(P. 9, 12, 111—114: Monnaies musulmanes de Boukhara et de Kharezme).

52. Tymieniecki S.: *Ustęp z dziejów monety polskiej*, dans *Przegląd Bibliograficzno-Archeologiczny*, 1882, t. III.

(P. 329: monnaies arabes trouvées en Pologne).

53. Zakrzewski Z.: *Wykopisko monet średniowiecznych z Dzierżnicy (= Dzierznica)*, dans *Wiadomości Numizmatyczno-Archeologiczne*, 1909, t. I, cahier 6.

(P. 91—92: un grand „trésor“ des monnaies arabes trouvé en Pologne).

T. Lewicki

Al-Ġumāna fī izālat ar-raṭāna (The Pearls for the Removal of the Jargon) ed. by Ḥasan Ḥusnī 'Abd al-Wahhāb aḍ-Ḍamāwahī, 1 vol. in 4°, 10/40 pp., al-Qāhira, 1953.

It is a critical edition of an anonymous work based on the manuscript from the XVIth or XVIIth c. preserved in the Mosque Library in Zeytūna. The editor ascribes its authorship to a certain Ibn al-Imām who, in the opinion of Mr. Ḥ. Ḥ. 'Abd al-Wahhāb, was either a Tunisian living in al-Andalus in the IXth or Xth century of Hīġra or a refugee from al-Andalus who settled in Tunisia. Both author and his work are unknown to Brockelmann.

The work deals with changes occurring in the contemporarily to the author of the discussed work spoken Arabic dialects of Tunis and of al-Andalus in relation to the classical Arabic. The work has been provided with two preliminary notes and a commentary. In the first preliminary note, the editor gives the list of the medieval Arabic and of the European sources concerning the Arabic dialects. In the second, he writes about the author of our manuscript and about the manuscript itself.

The commentary contains information concerning persons cited in the manuscript and gives the sources which supplied the author of *al-Ġumāna* with necessary linguistic samples. The editor, comes, to a conclusion that the dialect of Tunis presently used, shows little difference to that of time in which our work has been compiled.

Alas the edition has been prepared on the base of only one manuscript, namely that of Zeytūna. The editor mentions the existence of the second copy, he does not explain however, why he did not avail himself of it. Our second objection has been awakened by the lack of the linguistic remarks in the commentary.

Our remarks do not aim at the decrease of the merits of the learned editor who rendered accessible for us this valuable source for the studies in the dialects of Tunisia and al-Andalus.

A. Czapkiewicz

T. F. Mitchell, *An Introduction to Egyptian Colloquial Arabic*, 1 vol. in 8°, XII + 283 pp. Oxford University Press, London, New York, Toronto, 1956.

It is a practical manual of the Egyptian colloquial Arabic used in Cairo. The book contains grammatical sketch expounded in 35 lessons, texts, vocabulary of the used words and key to exer-

cises. The author does not engage in scientific study of the separate problems but he tries to present to the students who are studying the Arabic language not „professionally“ but for the practical aims, the grammatical material in the most accessible way.

From the didactic point of view the methodical structure of the book deserves full appraisal.

The only objections are awakened by the transcription used by the author which, in our opinion, is not adequate and seems to take more the requirements of the English than of the Arabic language in consideration. Some of the signs are too complicated. The writing of the determined article jointly with the noun is especially shocking.

But nevertheless it is to be stressed that the discussed book is of great service for the people who learn the every-day Arabic for practical reasons.

A. Czapkiewicz

Haim Blanc, *Studies in North Palestinian Arabic. Linguistic Inquiries among the Druzes of Western Galilee and Mt Carmel, Orientas Notes and Studies*, No 4, 1 vol. in 8°, 10/139 pp., Jerusalem, 1953.

The work deals with comparative phonetical studies in the North Palestinian Arabic. These phonetical remarks are furnished with texts in the dialect of the North Palestinian Druzes. The author gathered them both with the help of a wire recorder and making notes. Their value lies in the fact that the author did not attain them by „putting questions and getting answers“ but simply by „overhearing“ the people speaking and this enabled him to show the readers possibly truest picture of the every-day language. The texts are provided with the footnotes mostly of the linguistic and historical character.

Alas the author does not pay attention to the grammatical problems of the discussed dialect.

The system of transcription used by the author is rather too complicated and contains various, somewhat strange, signs as e. g. & for ع a. s. o.

In spite of these objections the work represents valuable investment in the study of the Arabic dialects.

A. Czapkiewicz

Die mittelpersische Sprache und Literatur der Zarathustrier von Jehangir C. Tavadia. S. 141. — *Iranische Texte u. Hilfsbücher* hgg. von Heinrich F. J. Junker. Nr. 2. VEB Otto Harrasowitz, Leipzig 1956.

Das Manuskript dieses Buches war fast druckfertig als sein Verfasser, der bekannte Iranist und Parsenlektor in Hamburg, J. C. Tavadia durch einen tragischen Unfall ums Leben kam. Das weitere Geschehen des Manuskripts hat Prof. Junker in seine Hände genommen und hat es bis zur Veröffentlichung weitergeführt. Er hat das Buch mit der vorgesehenen Bibliographie und dem Abkürzungsverzeichnis versehen.

Das Buch ist den zwei im Titel vorangekündigten Themen: der Sprache und der Literatur gewidmet. Mit dem ersten Thema befasst sich der Verfasser im interessanten ersten Kapitel unter dem Titel: „Die mittelpersische Sprache und ihre Bezeichnungen“ (S. 13–36) — mit „der mittelpersischen Sprache“ wird das Pahlavī der Bücher gemeint.

Hierbei werden die Herkunft und Bedeutung solcher Ausdrücke, wie *Pahlavī*, *Zand*, *Apastāk*, *Uzvarīšn* usw. untersucht, indem der Verfasser die semantischen Veränderungen betont, die sie im Laufe der Zeit erfuhren.

So hat das Wort *Pahlavī(k)* seine ursprüngliche Bedeutung „die Sprache der Parther, parthisch“ (ap. *parthava-*) längst verloren und wurde für die Bezeichnung der südwestiranischen Sprache der zarathustrischen Werke mit der neugewonnenen Bedeutung „älter, früher“ (im Gegensatz zum nun mit den arabischen Buchstaben geschriebenen *Pārsī*) angewandt. In demselben Sinne wird das Wort noch im älteren Neupersischen gebraucht (*Firdausī*, *Ġāmī*).

Weiter stellt der Verfasser fest, dass die gebräuchliche Unterscheidung zwischen dem *Apastāk*, „dem Grundtext“ und dem *Zand*, „dem Pahlavi-Kommentar“ nicht stichhaltig ist, weil in den Pahlavi-Werken Stellen zu finden sind, wo sich der Name *Zand* auf awestische Texte bezieht, folglich mussten ursprünglich die beiden Namen eine Bezeichnung von zwei Arten awestischer Texte gewesen sein. Er vermutet mit Wikander (s. *Feuerpriester in Kleinasien u. Iran*, Lund 1946, S. 186f), dass man unter dem Namen *Apastāk* die Ritualtexte, unter *Zand* dagegen die „Wissens“-Texte, d. h. die, die sich mit den profanen, sozialen Angelegenheiten bef, assen verstanden hatte. Später hat *Zand* die Bedeutung „der Text aus dem man das Wissen von den heiligen Schriften schöpft“, d. h. „die Pahlavi-Übersetzung“ angenommen und die genaue Unterscheidung zwischen den beiden Ausdrücken wurde in den späteren Pahlavi-Texten verwischt.

Bei der Heterographie betont der Verfasser, dass die Heterogramme bei der Transkription mit ihren phonetischen Äquivalenten ersetzt werden müssen. Die Schwierigkeit entsteht aber bei der Frage, wie man das *Pahlavi* zu transkribieren hat? Der Verfasser schreibt mit Recht, dass auf diesem Gebiet „eine gewisse Mannigfaltigkeit, um nicht zu sagen Willkür herrscht“ (S. 29), aber seine weitere Feststellung: „man strebt nach dem Archaischen, dem Alttertümlichen, um die Form des *Pahlavi* herzustellen, die man für das zweite Jh. vermutet, und nicht etwa die Form des sechsten Jhs.“ (S. 30) kann manchen Zweifel erwecken, da sich die Aussprache des sechsten genauso wie die des zweiten Jhs. unserer Kenntnis entzieht. Sie kann nur hypothetisch bleiben, weil die frühesten Pāzand-Umschriften die wir kennen aus dem 12 Jh. stammen und ein mehr oder weniger konventionelles System der Wiedergabe des *Pahlavi* (am besten ein solches, welches in sich gleichzeitig die Transliteration enthält) scheint unvermeidlich zu sein. Dies ist auch das System, das der Verfasser in seinem Buch gebraucht (*šadr, ut*, etc.).

Das zweite Thema, die zarathustrische Literatur, wird in den 15 übrigen Kapiteln behandelt. Der Verfasser beginnt von den Sprachquellen, den *Frahangs* und Awesta-Übersetzungen (Kap. 2, S. 36—45), behandelt weiter die religiöse Literatur von *Dēnkart* (Kap. 3, S. 45—74) und *Bundahišn* (Kap. 4, S. 74—83) angefangen, und schliesst mit den profanen Werken ab.

Die Art der Darstellung ist nicht einheitlich: auf der ersten Stelle werden der Inhalt, Stil und die Frage nach der Urhebererschaft des gegebenen Werkes behandelt, daneben erörtert aber der Verfasser zahlreiche andere Probleme: die Entstehungszeit des Werkes, die eventuellen fremden Einflüsse, die Bewertung der geschichtlichen Erwähnungen u. v. a. Des öfteren gibt er auch neue Interpretationen der fraglichen Stellen; so zum Beispiel polemisiert er auf Grund seiner Übersetzung des DkM. 412, 17ff. mit der Ansicht von Herzfeldt (s. *The Archeological History of Iran*, London 1935, S. 100), die Zeit der Sasanidenherrschaft in Iran sei nur ein Zeitalter des geistigen Marasmus und der religiösen Intolleranz gewesen — er behauptet, die richtige Interpretation dieser Stelle in *Dēnkart* beweist, dass in Iran in jener Epoche ein regelrechter Kulturaustausch mit Indien und Byzanz stattfand (S. 58).

Von der anderen Seite warnt der Verfasser vor übereiligen Schlussfolgerungen auf Grund der Texte, die den Charakter reiner literarischer Fiktion tragen, wie es z. B. Herzfeldt (ibid.) tut, indem er den Artāy Virāp mit Tansar identifiziert (117f).

Die allgemeine Tendenz des Buches wird mehrmals betont, indem der Verfasser schreibt: „die Pahlavi-Literatur bildet eine

wichtige Quelle, wie auch ein reiches Arbeitsfeld“ (S. 7) und weiter: „die Pahlavi-Werke (sind) nicht so schlecht — auch stilistisch nicht — wie sie oft nach den Übersetzungen erscheinen“ (S. 31).

Das Buch durch die Anhäufung des umfangreichen Materials macht den Eindruck von interessanten und wertvollen Notizen und Bemerkungen, die am Rande einer „normalen“ Literaturgeschichte gemacht werden — manchmal wird dadurch die Klarheit der Darstellung gedämpft; allerdings gilt auch hier die vom Verfasser zitierte Einleitung zum *Kaus-nāme*: „mehrmals zu schreiben braucht der Verfasser nicht; wenn der Leser nicht der Abnehmer ist, kann er nichts machen“.

Bei jedem Werk wurde von dem Herausgeber die Bibliographie der wichtigsten Ausgaben und Behandlungen angegeben. Sie ist sehr hilfreich, denn sie sehr umfangreich ist und alle wesentlichen Arbeiten sind in ihr enthalten; manche kleinere Arbeiten könnten vielleicht noch hie und da hinzugefügt werden, z. B. bei *Čatrang-nāmak*: J. C. Tarapore, *Vijārišn i chatrang or the Explanation of Chatrang*, Bombay 1932; O. Hansen, *Zum mittelpersischen Vičārišn i čatrang*, Glückstadt, 1935 und A. Pagliaro, *Sulla piu antica storia del giuoco degli scacchi* RSO 18 (1942), S. 328—40.

Die Korrektur des Buches lässt leider ein wenig zu wünschen.

Als Ganzes ist das Buch von Tavadia eine wertvolle wissenschaftliche Leistung und ein weiterer Schritt auf dem immer noch nicht vollständig bekannten Gebiet der Pahlavi-Literatur.

W. Skalmowski

Pigulevskaja N., *Goroda Irana v ranniem sriednieviekovie*. Izdatielstvo Akademii Nauk SSSR, 1 vol. in 8°, 364 S. Moskva—Leningrad 1956.

Das Buch von N. Pigulevskaja u. d. T. *Die städte Irans im frühen Mittelalter* ist dem interessanten Problem der Anfänge des Feudalismus in Iran gewidmet. Das charakteristische Merkmal dieses östlichen Feudalismus, wie es die Verfasserin in der Einleitung (S. 5) feststellt, war die Tatsache, dass er keinen Niedergang des Handwerks und Handels verursachte — im Gegenteil: die Städte in Iran und Mesopotamien entwickelten sich trotz des Verlustes ihrer Unabhängigkeit, derer sie sich in den hellenistischen und teilweise noch arsakidischen Zeiten erfreut haben und sie bildeten weiterhin einen wichtigen Faktor im wirtschaftlichen und politischen Leben des sasanidischen Staates der III—V Jhh.

Die Verfasserin hat ihre Arbeit auf umfangreichem Material aufgebaut: neben den griechischen und lateinischen wurden in erster Reihe orientalische Quellen (S. 109—149), hauptsächlich die mitteliranischen (sasanidische Felseninschriften, Pahlavi-Werke) und die syrischen (die Geschichte von Karka de bet Seloh, die Chronik von Adiabene, das Rechtsbuch von Išoboht u. a.) berücksichtigt.

Dieses Material liess die wirtschaftlichen und politischen Verhältnisse der hellenistischen, arsakidischen und sasanidischen Zeit mit ziemlicher Genauigkeit rekonstruieren: die letzte Periode wurde besonders eingehend behandelt (S. 150—318).

Die Verfasserin untersucht die Rolle der Städte im sasanidischen Reich, ihre innere Organisation, die besondere Lage der „königlichen Städte“, welche von den Herrschern gegründet und geschützt waren, die Handels- und Handwerksorganisationen und das Finanzsystem sehr ausführlich (S. 219—277). Da sie sich gleichzeitig für das gesamte Problem des iranischen Feudalismus interessiert, wendet sie ihre Aufmerksamkeit auch den Formen des Boden- und Sklaveneigentums und ihren Umwandlungen zu. Sie betont den wirtschaftlichen und gesellschaftlichen Hintergrund der mazdakitischen Bewegung, welche ihrer Ansicht nach einen Protest gegen Ausbildung einer Art feudalen Eigentums infolge des Zerfallens der Bodengemeinschaft darstellte.

Als Anhang wurden dem Buch drei kleinere Abhandlungen: über die religiösen Strömungen im III Jh., über das *Tiragan*-Fest und über die Akademie in Nisibin hinzugefügt (S. 321—349).

Das Buch von N. Pigulevskaia ist ein Ergebnis langjähriger Forschung dieser bekannten Wissenschaftlerin auf dem Gebiet der Geschichte Irans; eingehende Analyse der zahlreichen westlichen und vor allem orientalischen Quellen, weite Problematik und klare Art der Darstellung — dies sind die Vorteile dieser ausgezeichneten Arbeit, für welche wir der Verfasserin unsere Dankbarkeit schulden.

W. Skalmowski

Boyce Mary, *The Manichaean Hymn-Cycles in Parthian*. By... (London Oriental Series, vol. 3) VIII + 199 pages; IV plates. London, New York, Toronto. Oxford University Press, 1954.

Unter den mitteliranischen manichäischen Texten der Turfan-sammlung der Deutschen Akademie der Wissenschaften zu Berlin befindet sich eine Gruppe sogenannter *handām*-Texte („Glieder“

eines grösseren Zyklus), die seit langem die Aufmerksamkeit der Forscher auf sich zieht. Mit diesen Texten befassten sich Reitzenstein, Lentz und Henning; der letztere stellte fest (siehe BSOAS. XI, 1943, S. 216—217), dass diese Texte zu vier Zyklen manichäischer Hymnen gehören, von denen zwei, in parthischer Sprache geschrieben, nach den Anfangsworten *Huwidagmān* und *Angad Rošnān* genannt werden. Die Hymnen der beiden Zyklen sind nur fragmentarisch in zahlreichen Handschriften erhalten geblieben.

Die Verfasserin der hier besprochenen Arbeit, deren „wesentlicher Teil im Jahre 1952 von der Universität in Cambridge als Dissertation zur Erlangung der Doktorwürde angenommen wurde“, hat sich eine Rekonstruktion der beiden parthischen Zyklen als Aufgabe gestellt. Diese Aufgabe war nicht leicht, da „von Hunderten von Seiten nur fünf in unversehrtem Zustand erhalten geblieben sind. Den Rest bilden Fragmente, die von einer halben Zeile bis zu einer halben Seite des Textes umfassen“ (S. 23). Die Verfasserin benutzte die Sammlung von Handschriftenphotographien, welche sich im Besitz von Prof. Henning befinden; er war auch ihr wissenschaftlicher Berater. Das bisherige chaotische System der Signierung der Fragmente¹ machte die Arbeit nicht leichter. Die Hauptaufgabe bestand darin, diejenigen Fragmente zu finden, auf denen die Titel der Zyklen deutlich zu lesen sind. Sie bildeten die Grundlage der Rekonstruktion; den Rest der Fragmente musste man ihrem Inhalt nach zusammenstellen. Nach langwieriger Arbeit ist es gelungen, die meisten Hymnen, welche die beiden Zyklen bilden, mehr oder weniger vollständig wiederherzustellen.

Der rekonstruierte parthische Text in lateinischer Transkription mit englischer Übersetzung und Fragmenten von Hymnen, die nicht identifiziert werden konnten, bilden den wesentlichen Teil des Buches (S. 60—178). Darüber hinaus enthält das Buch ein Wörterbuch der parthischen Wörter (S. 180—199) und eine umfangreiche Einleitung (S. 1—59), in der die bisherigen Arbeiten über die Hymnenzyklen (S. 1—8), deren Thema und die Rolle, die sie wahrscheinlich in der manichäischen Liturgie spielten (S. 8—23), das System der Rekonstruktion der Texte (S. 23—42) besprochen werden; ausserdem berührt die Verfasserin in der Einleitung die Frage der Urheberschaft der Hymnen, deren Stil (S. 42—45) und deren Form (S. 45—59). Dem Text wurden vier Photographien der Handschriftenfragmente hinzugefügt.

¹ Vgl. W. Lentz, *Fünfzig Jahre Arbeit an den iranischen Hss. der deutschen Turfan-Sammlung*, ZDMG. 106 (1956), SS. 13—22.

Beiden Zyklen liegt ein Thema zugrunde: das Schicksal der menschlichen Seele, die — durch den Tod vom Körper befreit — nach dem Paradies strebt. Da das Seligwerden der Seelen, von denen in den Hymnen die Rede ist, für den Verfasser der Hymnen keinem Zweifel zu unterliegen scheint, nimmt die Verfasserin der Arbeit mit Recht an, dass es sich hier um die Seelen der Erwählten, der manichäischen Heiligen, handelt, die ihr ganzes Leben der Befreiung des im Menschen gefangen gehaltenen Prinzips des Lichtes widmeten, indem sie streng asketisch lebten und Manis Religion verkündeten. Die mit ihrem Tod verbundenen Zeremonien wurden von den Manichäern besonders feierlich begangen, weil der Tod der Erwählten die endgültige Erlösung und den endgültigen Sieg des Lichtes symbolisierte. Die Hymnen *Huwidagmān* und *Angad Rošnān* waren also tatsächlich eine Art Totenmesse, wie es bereits Reitzenstein suggerierte (vgl. seine Arbeit *Die hellenistischen Mysterienreligionen*, 3. Aufl. 1927).

Jeder Zyklus bildet ein geschlossenes, systematisches Ganzes; in beiden verläuft die Handlung auf ähnliche Weise: am Anfang fragt die von Dämonen, Nebel und Flammen umgebene Seele, deren „Lebensstunde geschlagen hat“, voller Verzweiflung: „Wer erlöst mich?“ In den folgenden Gesängen erscheint der Erlöser mit den Worten des Trostes und der Beruhigung und führt die erlöste Seele ins Paradies ein. In den letzten Zeilen berichtet die Seele, wie sie, in das Gewand des Lichtes gekleidet, das verlassene Gefängnis, den Körper anschaut.

Dieses Schema findet man in beiden Zyklen; *Huwidagmān* enthält dabei, wahrscheinlich aus didaktischen Gründen, eine Beschreibung des Paradieses und Bilder der Bestrafung der Sünder.

Charakteristisch für die Hymnen ist das Motiv der Gefahren, die auf die menschliche Seele nach dem Tode lauern (vgl. z. B. *Huw.* VI b); dieses Motiv ist allen Religionen gemeinsam, die ihren Ursprung im Gnostizismus haben (z. B. bei den Manichäern, vgl. Lidzbarski, *Ginzā*, S. 516—534); nach der manichäischen Dogmatik war das Schicksal der menschlichen Seele nach dem Tode allerdings das Ergebnis ihres Lebens auf Erden und konnte durch nichts mehr geändert werden.

Die Zyklen ähneln sich nicht nur hinsichtlich des Inhalts, sondern auch hinsichtlich der Form. Da sie, wie die Verfasserin annimmt, für den Gesang bestimmt waren, ist ihr Aufbau ziemlich einfach; der Wortschatz ist nicht besonders reich, die Sätze sind kurz und stilistisch unkompliziert. Das wichtigste Kunstmittel ist die Wiederholung einzelner Worte sowie ganzer Sätze; die manichäische Neigung zum Symbolismus kommt in häufigen Metaphern

zum Ausdruck (die Welt wird z. B. bald als ein Meer, bald als eine Wüste, als ein Schlachtfeld oder eine Falle dargestellt).

Die Ähnlichkeit beider Zyklen scheint auf einen und denselben Verfasser hinzuweisen, oder zum mindesten darauf, dass beide Zyklen zu derselben Zeit und innerhalb einer Religionsgruppe entstanden sind. Der wahrscheinliche Verfasser wenigstens eines von beiden (*Huwidagmān*) ist, wie Henning suggerierte (loc. cit.), Mar Ammo, der unter den Parthern wirkende Apostel Manis. Dafür spricht die Tatsache, dass die Hymnen in verhältnismässig reiner parthischer Sprache geschrieben sind, die, wie die Verfasserin feststellt, viel weniger indische Entlehnungen enthält, als spätere manichäische Denkmäler in partischer Sprache.

Die Verfasserin untersucht eingehend (S. 45—49) den metrischen Bau der Hymnen und stellt fest, dass man kaum von bedeutenden diesbezüglichen Unterschieden zwischen beiden Zyklen sprechen kann. Das metrische System der Hymnen stützt sich auf das Prinzip des Hervorhebens von Silben in der Zeile (wahrscheinlich durch eine stärkere Betonung). Jede Halbzeile hat zwei betonte Silben; die Reime fehlen. Nach Henning (BSOAS XIII, S. 645) war der Wechsel der Silbenzahl in den nachfolgenden Zeilen in der mitteliranischen Dichtung nicht zufällig; es ist jedoch schwer, in den Hymnen eine allgemeine Regel zu finden, die diesen Wechsel bestimmte. Der Unterschied in der Silbenzahl innerhalb einer Zeile ist beträchtlich: es gibt 8—17 Silben in der Zeile.

Die Verfasserin stellt mit Recht fest dass angesichts des spärlichen Materials (in *A. R.* sind nur 135 ganze Zeilen erhalten geblieben, in *Huw.* noch weniger: 45) alle Versuche einer Verallgemeinerung sehr vorsichtig zu unternehmen sind und dass die auf sie gestützten Schlussfolgerungen nur eine sekundäre Bedeutung (z. B. bei der Identifizierung unbekannter Fragmente) haben können.

Die Arbeit von Mary Boyce hat — in Anbetracht des Sprachmaterials, das sie bietet — eine grosse Bedeutung für den Sprachforscher; sie ist die beiher umfangreichste Ausgabe parthischer Texte. Diese Arbeit hat für den Forscher des Manichäismus ebenfalls eine grosse Bedeutung; sie beleuchtet z. B. das bisher strittige Problem, ob nach der manichäischen Doktrin die erlösten Seelen sofort mit dem Vater des Grossen, der in dem Ewigen Paradies wohnt, vereinigt wurden, oder eine Zeitlang in dem Neuen Paradies weilten und dort den endgültigen Sieg des Lichtes erwarteten. Die *Huwidagmān*- und die *Angad Rošnān*-Hymnen bestätigen das Zeugnis anderer Quellen, laut dem die Seelen nach dem Tode des Körpers unmittelbar nach dem Neuen Paradies strebten.

Da die Verfasserin während ihrer Arbeit an dem Buch keinen Zugang zu den Originaltexten gehabt hatte, veröffentlichte sie nach der Konfrontation mit den Handschriften eine Berichtigung der Rekonstruktion einzelner Wörter in einem Sonderaufsatz: „Some remarks on the present state of the Iranian Manichaean MSS. from Turfan together with additions and corrections to 'Manichaean Hymn-Cycles in Parthian'“ (*Mitteilungen des Instituts für Orientalforschung der Deutschen Akademie der Wissenschaften zu Berlin*, Bd. IV, 2, S. 314—322).

Das Buch ist äusserst sorgfältig bearbeitet; die graphische Seite ist tadellos.

Die Iranistik und verwandte Disziplinen wurden um einen wertvollen Beitrag bereichert; der Verfasserin gebührt dafür unser aufrichtiger Dank und unsere Anerkennung.

W. Skalmowski

Sa'īd Nafīsī, *Babak-ḥorramdīn delāvar-e Āzarbāiḡān* [Babak Ḥorramdīn, l'héros d'Āzarbāiḡān], Tehrān 1333 h. (1955), in 8°, 230 pages + 3 cartes.

Parmi les nobreux ouvrages historiques de M. Sa'īd Nafīsī, le livre sur Babak Ḥorramdīn d'Āzarbāiḡān est peut-être le plus intéressant et le plus important. Il s'agit notamment d'un des personnages le plus mystérieux et le moins connus dans l'histoire de l'Iran de l'époque musulmane. Les Persans regardent Babak comme un de plus grands hommes de leur pays (cf. le premier chapitre du livre).

Le livre de M. Sa'īd Nafīsī couronne ses longues recherches — de 20 ans environ — sur les insurrections persanes contre l'envahisseur arabe dans les premiers siècles de l'Islam. Le noyau du livre est constitué de cinq articles sur Babak et le mouvement ḥorramdīniste qui ont parus dans le journal *Mehr* (1^{re} année, dès le No 9).

Bien que le but du travail de M. Sa'īd Nafīsī soit plutôt pédagogique et patriotique et seulement dans une très faible mesure scientifique, le livre doit intéresser chaque savant qui s'occupe d'histoire et de religions iraniennes.

La naissance et le développement de la secte ḥorramdīniste (ou ḥorramiste), fondée par Babak au IX^e siècle de n. e. constitue un chapitre fort intéressant dans l'histoire de la lutte pour l'indépendance menée par les Persans pendant un siècle et demi. Quant au point de vue de l'histoire des religions, la secte ḥorramdīniste

constitue une branche du mazdakisme avec lequel elle partage le dogme de deux éléments fondamentaux dans l'univers c'est-à-dire du bon et du mal (d'ailleurs d'une provenance zoroastrienne) et le postulat de l'abolition de la propriété privée. Ce sont deux formes du communisme historique en Perse et ce n'est que pour cela que les recherches sur le mouvement des ḥorramdīnistes ont une importance particulière.

Le livre de M. Sa'īd Nafīsī n'est pas un ouvrage historique au sens strict du mot. Il est plutôt un conte avec, à son appui, de nombreuses citations puisées chez les auteurs tant arabes et persans qu'occidentaux et disposées en ordre chronologique. Malgré cela la lecture de *Babak Ḥorramdīn* a beaucoup d'attrait. L'assiduité, la précision et honnêteté de l'auteur méritent d'être appréciées.

Le vaste index des noms de personnes, des dynasties, des sectes religieuses etc. et des noms géographiques, facilite au lecteur l'orientation dans les matériaux recueillis dans ce livre d'une grande utilité.

F. Machalski

Nīmā zendegānī va ātār-e ū az dr Ğennatī 'Atā'ī (titre français au revers du livre: A. Djennati-Atai, *Nima Youshidi, sa vie et son oeuvre*), Librairie Safi, Alishah, Teheran (1955), in 8°, 193 + 18 pages, les illustrations dans le texte.

Sous le titre sus-dit, en peu trompeur, nous avons entre les mains la première édition complète (*divān*) des ouvrages poétiques de Nīmā Yūšīḡ. Ce recueil est précédé d'une biographie et d'une caractéristique de l'oeuvre du poète écrite par M. Abo'l-Ḳāsem Ğennatī 'Atā'ī.

M. Nīmā Yūšīḡ est un poète iranien, bien connu dans les cercles de l'avant-garde poétique entre les deux guerres mondiales. Il a jusqu'ici publié ses poèmes en grande partie dans les journaux. Quelques-uns d'entre eux ont trouvé leur place dans les chrestomathies de la poésie persane contemporaine et ont rendu célèbre le nom du poète.

L'édition actuelle du *divān*, soigneusement préparée, contient des poèmes de Nīmā Yūšīḡ anciens et nouveaux. La production littéraire de notre poète est toute novatrice. Nīmā Yūšīḡ est le premier poète persan qui ait rejeté entièrement les formes classiques. Toute la vie du poète est consacrée à la recherche assidue des chemins nouveaux pour la poésie persane. Dans ses poèmes, aussi

bien le contenu que la forme du vers sont hardiment modernisés. Les règles rigides de la versification classique (‘arūd) sont négligées par lui.

La nouveauté et l'originalité de l'art poétique de Nīmā Yūšīg irritaient les cercles conservateurs en même temps qu'elles enthousiasmaient les jeunes, parmi lesquels on peut nommer Moḥammad Reḏā ‘Eškī, autre poète persan, connu par son modernisme.

L'apparition du *dīvān* de Nīmā Yūšīg rendra la reconnaissance et l'appréciation de son oeuvre poétique plus facile que ce n'était le cas jusqu'à présent.

F. Machalski

STUDIA ET ACTA ORIENTALIA, I, 1957, Bucarest, 1958, 8°, pages 404.

La Société des Sciences Historiques et Philologiques de la R. P. R. [République Populaire de Roumanie] Section d'Études Orientales a publié le 1^{er} tome de ses travaux scientifiques intitulé *Studia et Acta Orientalia*, rédigé par un comité avec M. Vlad. Banateanu en chef.

Bien que la Section des Études Orientales est assez jeune (fondée seulement au mois de janvier 1957) son succès est évident. Le recueil renferme 19 articles, des miscellanées et de nombreux comptes rendus. Voici la liste des articles: A. Antalfy, *Description turque du monastère des Trois Hiérarques de Iassy. Extrait du „Voyage d'Evlîyâ Tchêlêbi“*; M. Alexandrescu-Dersca, *Contribution à l'étude de l'approvisionnement en blé de Constantinople au XVIII^e siècle*; S. Al-George, *Le sujet grammatical chez Pānini*; G. Bănăţeanu, *La fresque en Arménie à l'époque ancienne et au moyen-âge*; V. Bănăţeanu, *Les Arméniens des inscriptions de Behistūn*; G. I. Constantin, *The Transbaikalian Routes to China, as known or explored by Nicolaie Milescu (Spathery)*; G. G. Florescu, *L'aspect juridique des khatt-i-chérifs. Contribution à l'étude des relations de l'Empire ottoman avec les Principautés Roumaines*; A. Frenkian, *Le théorie du sommeil, d'après les Upaniṣads et le Yoga*; D. Ghijirighian, *Le problème des conflits sociaux esquissés dans les fables de Mekhitar Gosh*; M. Guboglu, *L'inscription turque de Bender relative à l'expédition de Soliman le Magnifique en Moldavie (1538) (945)*; M. A. Halevy, *Les guerres d'Etienne le Grand et de Uzun-Hassan contre Mahomet II, d'après la „Chronique de la Turquie“ du candiote Elie Capsali (1523)*; Gh. Ivănescu, *Le rôle des Japhétides dans la formation des peuples et des cultures antiques*; S. Kaskanian, *L'origine des motifs d'autel sur les tapis orientaux*;

P. S. Năsturel, *Une victoire du voévode Mircea l'Ancien sur les Turcs devant Siliştra (1407—1408)*; A. Negoită, *Le sens des mots „chabod“ et „ghedolah“ dans l'Ancien Testament*; H. Sebat, *Notes sur le folklore musical des Tatars de Dobroudja*; H. Dj. Siruni, *Les manuscrits arméniens. Données bibliographiques*; M. Guboglu, *Quarante ans d'études orientales en U. R. S. S. (1917—1957)*; G. I. Constantin, *Were the „Hiung-nu's“ Turks or Mongols?*; (feu) R. Flondor, *How to teach sino-japanese ideographs*; O. Nagy, *Un représentant du „modernisme“ dans la littérature égyptienne: Taufik al-Hakim*.

Comme nous voyons le 1^{er} tome des *Studia et Acta Orientalia* est consacré pour la plupart aux études orientales classiques c'est-à-dire aux langues, aux littératures et à l'histoire des peuples orientaux. Le recueil est rédigé en langue française et anglaise ce qui lui garantit la possibilité d'être lu partout.

F. Machalski

George Lenczowski, *The Middle East in the World Affairs* 2nd ed. Cornell University Press, Ithaca, New York, 1957, 8vo pp. XX + 576.

Dr George Lenczowski, a former Polish diplomatic official in Iran and now a profesor and member of the Department of Political Science in the University of California at Berkeley is author of two important books on the Middle East affairs. His first book was *Russia and West in Iran, 1918—1948, A Study in Big-Power Rivalry*. His second book *The Middle East in World Affairs* appeared in two editions. The latter edition is of 1956 (second printing August 1957).

This book of professor Lenczowski is a comprehensive study in contemporary politics and diplomacy in the Middle East since 1914 to the present day. An introductory chapter gives the diplomatic history of the Ottoman and Persian empires, especially in the nineteenth century. The book contains a spacious and detailed political analysis of the most important affairs in twelve Middle Eastern states viz. Turkey, Iran, Afghanistan, Irak, Syria, Lebanon, Israel, Jordan, Egypt, Saudi Arabia and Yemen.

The author has used a great number of sources available in Western languages. His keen insight into the Middle East affairs in the post-war period is incomparable. His useful book may render a good service also to the professional orientalist.

F. Machalski